

Louis(e) De Ville

Christiane Boy

Number 112, Fall 2012

SEXES à bras-le-corps

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67677ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boy, C. (2012). Louis(e) De Ville. *Inter*, (112), 8–11.



Louis(e) de Ville est performeuse burlesque, éducatrice sexuelle, comédienne et auteure. Originnaire du Kentucky (États-Unis), elle poursuit en France sa propre création de propagande féministe et *queer*, en explorant et en détournant les codes du genre à partir de personnages hauts en couleur – une femme au foyer parfaite, une fille en bonbons avec un pénis en sucre d’orge, un marin pin-up, un gangster à paillettes, une femme à barbe...

Elle a, entre autres, monté en tant que metteuse en scène *Les monologues du vagin* en 2002, créé avec Wendy Delorme et Mister Mister le Drag King Fem Show et écrit sa première pièce en français, *Betty Speaks*, en 2009, pour laquelle elle a obtenu le prix d’interprétation féminine au 3^e Festival de théâtre gay et lesbien de Paris.

Louis(e) De Ville

Entretien avec **CHRISTIANE BOY**

Louis(e) de Ville : Bonjour, je m'appelle Louis(e) de Ville, et on se trouve à l'Autre Café, à Paris, le 6 juillet 2012.

Christiane Boy : Ton nom, avec le e entre parenthèses, est un programme ?

LdV : Louis(e) de Ville signifie plein de choses. Je viens du Kentucky et j'ai fait des études à l'Université de Louisville. Or, ma conscience politique, artistique, s'est vraiment développée là-bas : c'est un clin d'œil à l'endroit d'où je viens. Je l'apprécie aussi pour son côté français. Il parle de mes racines et évoque une autre destination. Et il est, évidemment, à la fois féminin et masculin.

Le e conditionnel est une référence à Simone de Beauvoir, à son idée de ne jamais naître femme, mais aussi à celle qui m'est plus personnelle de le devenir à un moment choisi, sans pour autant que ce processus soit assuré : je peux vouloir exprimer ma féminité ou non. Je suis une féministe qui revendique sa féminité aujourd'hui, mais j'ai eu besoin d'un long moment d'exploration, de recherches personnelle et politique pour déconstruire toutes les pressions sociales qui se cachent sous le nom de la beauté. C'est anecdotique, mais je ne me suis pas épilée pendant sept ans pour la simple raison que je voulais rester naturelle. Aujourd'hui je ne veux plus dévaloriser mon côté féminin et je pense que l'on a tort de le faire si c'est juste dans un but féministe. Le rouge à lèvres, s'il vous éclate, autant le mettre en dessous de votre moustache ! Un rouge à lèvres devrait être appropriable par tout le monde, tout comme des Doc Martens. Tout le monde devrait librement pouvoir élargir sa palette d'expression du genre, selon moi. Bref, Louis(e) de Ville est l'emblème de tout cela.

CB : Tu évoques donc ta ville natale, Louisville, dans ton nom. Comment, pendant ta formation là-bas, t'est venu ton intérêt pour les questions de genre ?

LdV : Très vite, je me suis engagée dans l'exploration d'un théâtre social qui n'évite pas les sujets délicats, voire tabous. En fait, le racisme est encore très présent au Kentucky. C'est le premier État du Sud, et il y a une longue histoire coloniale qui possède malheureusement encore des répercussions culturelles aujourd'hui. J'ai voulu dans un premier temps travailler sur mon propre racisme, venant d'une petite ville de fermiers, tous blancs. J'ai ainsi d'abord participé à des expériences théâtrales qui tournaient autour des questions afro-américaines. Ceci dit, la première pièce que j'ai montée en tant que metteuse en scène, c'était *Les monologues du vagin* à Louisville. Je m'étais intéressée là-bas au lien entre le sport et le viol, en particulier dans les lycées et universités ainsi qu'au niveau professionnel, car l'année de la pièce il y a eu sept procès en cours sur ce sujet-là et deux cas de viol sur mon campus. Partie intégrante du spectacle, un débat prolongeait la pièce, auquel j'avais convié des experts, notamment un médecin.

CB : Dans quelles conditions as-tu poursuivi cet intérêt en France ?

LdV : En arrivant, j'ai perçu un certain décalage sur le plan théorique, mais cela m'a fortement encouragée à rester. Le spectre du genre et ses applications artistiques, y compris dans ses dimensions érotiques et féministes ou féminines, étaient bien explorés aux États-Unis dans les années quatre-vingt-dix, contrairement à ici où rien ne semblait acquis. Cette situation m'intéressait. Et j'ai eu la chance de rencontrer Wendy Delorme. Assez vite, on a constitué un petit noyau avec Émilie Juvet.

J'ai travaillé longtemps avec Mister Mister, un *drag king*, et Wendy Delorme : ensemble on était le Drag King Fem Show. Au début il y avait l'envie de faire des *drag kings*¹, un *boys band* en *playback*, mais très vite, notamment Wendy et moi, nous avons commencé à nous poser des questions par rapport à l'identité des *fems* – une identité consciente de la féminité qui s'exprime en détournant les codes de genre. Et on s'est dit qu'on voulait élargir et montrer tout le spectre des genres possibles. On voulait exploser la binarité en passant d'un sexe à un autre, en mélangeant les codes, en montrant une femme à barbe, etc. Il y avait aussi un travail important à faire sur les jeux de pouvoir et leur détournement. Par exemple, on a créé un numéro entre un exhibitionniste et une petite fille dans lequel on inversait les rapports de force. Celle qui se retrouve d'habitude dans le rôle de la victime dominait la situation : la petite fille. Nous avons toujours joué



> Photos : Eve Saint Ramon.

avec beaucoup d'humour, mais la provocation nous intéressait tout autant. Par ailleurs, j'ai aussi participé au collectif La Fem Menace avec Wendy Delorme là encore, Émilie Jouvét, Judy Minx, etc., avec lequel on créait des événements multidisciplinaires qui se situaient entre soirées festives, performances et apprentissage. L'idée centrale tournait autour de la construction de la féminité et du partage des savoir-faire, y compris comment faire un nœud de cravate ou coudre un porte-jarretelles... ! Enfin, dans un tout autre cadre, mais toujours avec Wendy Delorme, on a animé des ateliers d'éducation sexuelle. Récemment quelqu'un m'a demandé pourquoi on avait besoin de cela. Eh bien, on n'est pas né en sachant tout faire : il faut apprendre à faire du vélo et il faut apprendre les meilleures manières d'avoir du sexe anal. Le tabou est encore trop fort.

J'ai tout de suite été bien entourée et rétrospectivement je me rends compte que c'était très important, parce que les débuts n'étaient pas évidents. Nos activités artistiques étaient critiquées pour être trop sexuelles et trop féminines : le rouge à lèvres et les ongles vernis ne passaient pas. D'un côté, les féministes nous reprochaient de nous victimiser nous-mêmes en redevenant les femmes-objets du patriarcat. De l'autre, les lesbiennes nous critiquaient pour être trop féminines. À l'époque on ne pouvait pas faire partie de leurs communautés, il n'y avait pas de niche pour nous avec nos cheveux longs. Quant aux femmes « tout court », elles nous niaient en tant que femmes et artistes ayant des choses à dire. Ce fut tout un cheminement pour faire comprendre qu'un travail esthétique ou joyeux n'est pas forcément vide de sens.



CB : Comment en es-tu venue au burlesque ?

LdV : J'ai commencé en burlesque avant de partir des États-Unis avec une amie performeuse qui avait monté une troupe engagée. Pour l'anecdote, je l'ai rencontrée dans un café : elle était très grande, aux cheveux bleus, et elle organisait des dimanches en poésie entre femmes. Une rencontre que l'on imaginerait facilement à San Francisco, mais c'était à Louisville ! Et alors, c'était avant la deuxième invasion de l'Irak, nous avons réalisé des spectacles antiracistes,

anticapitalistes et antihomophobes ensemble. Nos spectacles étaient interrompus par la police pour indécence parce que l'on portait des godes sur scène. La troupe se produisait dans des bars en faisant des promesses érotiques, pas d'effeuillage encore, mais on mettait du sang partout... Ça se passait dans des *blue-collar bars*, dans des bars ouvriers. C'était drôle, et je pense que ces débuts en burlesque ne m'ont jamais quittée : se servir de l'école sensuelle et féminine pour passer un message, antiguerre à ce moment-là, m'est resté. Je pense que je le fais encore aujourd'hui. Pour moi, le burlesque c'est cela : un genre ouvert à tout le monde, qui donne la parole et de la visibilité aux femmes et à tous ceux qui ne sont pas majoritaires.

CB : Doit-on comprendre que tu aimes te produire dans des salles diverses et variées ?

LdV : Oui, c'est un vrai choix : je m'appuie sur les grandes lignes de la théorie de la troisième vague féministe², les questions de genre, ma propre position de femme, et je les apporte au grand public. Je sensibilise donc parfois des personnes qui ne se sont jamais confrontées à ces questions-là auparavant et d'autres qui découvrent le burlesque. Je pense que c'est important de viser des milieux différents – je joue aussi bien pour le parti des Verts que pour une soirée rock'n'roll ou une soirée lesbienne. Mais je ne change pas mes numéros. J'aime observer chaque public décoder mes numéros différemment. En revanche, j'essaie à chaque fois de faire passer mes messages d'une manière ludique, qu'ils soient accessibles, puis enregistrés. Mon engagement aujourd'hui passe par le sourire, la séduction et l'humour !

CB : Dans le film réalisé par Chriss Lagg³, tu évoques un sentiment de filiation avec Brecht.

LdV : Je ne fais que des performances *live* parce que je crois à la possibilité de transformation de soi et du public dans un bref moment, par l'art éphémère. Le choix d'un style burlesque très exagéré, parfait et surjoué, me paraît être brechtien aussi : l'idée que tu te fais de ta mère, c'est du fantasme ; la vision qu'on a d'une secrétaire, c'est du fantasme ; le mec séducteur, c'est un archétype fantasmé, conditionné par le système patriarcal. Sinon j'aime bien chez Brecht l'absence du quatrième mur⁴. Le burlesque me permet d'interroger les choses plus franchement, de façon plus affranchie, agressive ou tout en douceur, et avec le public.

CB : Brecht a écrit dans les années vingt un texte avec le titre *Un homme est un homme*. L'intrigue tourne autour du dé- et remontage du personnage Galy Gay, un docker qui était parti de chez lui pour acheter du poisson. Pourrait-on dire que ton texte, *Betty Speaks*, est un peu *Une femme est une femme* ?

LdV : *Betty Speaks* était mon premier personnage solo en burlesque, et je l'ai écrit en plusieurs tableaux. C'est un exercice sur l'hystérie – une pathologie très vaste avec laquelle on explique tous les problèmes des femmes. Betty représente ce fameux paradoxe d'une femme entre mère, sainte et putain auquel les femmes, c'est bien connu, doivent encore correspondre. Elles doivent être de bons compagnons fidèles mais des salopes au lit. Betty vient de divorcer et se trouve pour la première fois femme indépendante, sans savoir en quoi cela consiste. Elle découvre par sa voisine le féminisme militant ; puis la scène *dating* lesbienne et les codes de séduction entre filles, qui sont plus surprenants qu'une simple lettre d'amour ! Finalement, elle découvre Judith Butler et s'engage dans une relation avec une fille masculine. Elle commence alors à comprendre la performativité du genre et entrevoit la possibilité de devenir *drag king*. Elle finit par se mettre à faire des choses qu'elle pensait réservées aux hommes. Il s'agit d'un grand parcours de découverte, raconté d'une manière drôle et dans un style exagéré, toujours dans la ligne du cabaret, avec un vrai propos.

Betty se cherche et vit de nombreuses expériences dans des milieux très féminins, où elle rencontre aussi des restrictions. Du coup, elle comprend que la découverte d'elle-même ne fonctionne qu'avec une réflexion personnelle. Il faut s'inventer soi-même ! Je pense que c'est aussi ainsi que je me suis construite, en essayant toujours de suivre mon chemin malgré les critiques des différentes communautés. Je souhaite cela à tout le monde. Et voilà pourquoi je trouve le mot *queer*

très intéressant : ce mot n'a pas de limite. Il implique une ouverture au lieu d'un enfermement dans une identité. C'est la raison pour laquelle j'aime bien l'employer pour me décrire.

CB : Ton répertoire de numéros est très riche. Est-ce que ce sont des créations à toi ou des reprises ? Par exemple, j'ai l'impression d'avoir vu dans une captation vidéo une version de *La danse serpentine* de Loie Fuller – enfin Loie Fuller ne portait pas de corset et on ne voyait pas son corps...

LdV : En effet, avec le temps j'ai un catalogue de numéros assez large et divers... Malgré l'étiquette de « nouveau burlesque » ou de « néo-rétro », je dirais que mes racines sont aussi anciennes que celles des gens qui suivent l'école Dita von Teese. Je suis très inspirée par les cabarets de la République de Weimar. Et les vieilles cartes postales, les *french postcards* – des images érotiques qui alors étaient pornographiques. La sensualité féminine de cette époque était scandaleuse parce qu'elle sortait du cadre victorien de la femme idolâtrée, esclave à la maison. Puis j'adore le personnage de Mata Hari qui était une double espionne. Elle pouvait traverser les frontières, tenait des secrets politiques et jouait un rôle intéressant dans la politique de son temps. Je trouve son érotisme exagéré fascinant. Mae West est aussi d'une grande inspiration pour moi. C'était une femme audacieuse : elle a produit son spectacle à Broadway parce que les hommes producteurs n'avaient pas le courage de la produire. Elle parlait de l'homosexualité – d'ailleurs le titre du spectacle était *Sex* – dans les années vingt ! C'est énorme. Je sens un lien très fort avec ces femmes qui étaient à la fois puissantes et audacieuses, sensuelles, provocantes et politiques. La première troupe de burlesque s'appelait Lydia Thompson and the British Blondes à la fin du XIX^e siècle, à l'époque victorienne. Elles portaient des vêtements masculins et disaient des monologues de la littérature classique. Puisque c'étaient des femmes qui récitaient les textes, ils avaient un double sens. Comment on dit *witty* en français ? C'était intelligent, drôle, et elles faisaient du *drag king*. Pour moi, le burlesque a depuis son invention un caractère à la fois intelligent, drôle et sexy.

CB : Donc tu es fidèle au burlesque des années trente, à l'original, sans toutefois en rester là ?

LdV : Oui, exactement : je ne fais pas de reproductions mais je suis fidèle à l'esprit du burlesque original. Je n'aime pas les personnes qui disent : « Non, moi, je ne fais pas de *striptease*. Je ne suis pas comme les filles de Pigalle. » Sauf qu'elles oublient que le burlesque, c'était du *striptease* à l'époque !

Je suis pour les droits des travailleuses du sexe. Je dirais qu'on est cousines avec les *stripteaseuses* qui, d'ailleurs, gagnent mieux leur vie que nous avec leur effeuillage ! On vient d'une branche commune, l'érotisme, mais on le pratique différemment. Elles continuent dans la tradition qui échange de l'excitation contre de l'argent. C'est pourquoi leur *show* est en constante création et improvisation, il est une négociation incessante entre elles et leurs clients et possède un but financier, alors que la danseuse construit son numéro selon ses envies et son propre besoin de s'exprimer, pas pour le regard de l'autre. En ce sens, un *show* burlesque demeure le même, qu'il soit répété chez soi ou joué sur scène. C'est entre une artiste et son public que la relation s'instaure, ce qui est différent. Je pense que c'est important que l'expression de la sexualité féminine soit libre. De plus, je crois au pouvoir des arts de changer le monde. Perturber, déranger. Je me pose toujours la question de ce que les moindres choses et les moindres gestes représentent quand je travaille les chorégraphies et les mises en scène de mes numéros, car tout geste, tout moment, comptent. Il faut porter attention aux détails pour que les choses aient un impact auprès du public.

CB : Quelles ont été les réactions au film de Chriss Lagg qui a suivi ton travail pendant deux ans ?

LdV : J'étais très nerveuse avant d'assister à la première projection parce que c'était à un festival de films de femmes. J'avais peur de la réaction des féministes de la deuxième vague. Mais Chriss a fait un si bon travail qu'il m'a tout simplement permis de mettre des mots sur ce que je fais et de donner ainsi des clés au public pour

décoder mes performances. Le film dure presque une heure et il laisse le temps aux gens de comprendre ce que je fais, d'où je viens et de voir qu'il y a un vrai travail derrière tout cela. Certaines m'ont dit qu'elles ne partageaient pas forcément mon point de vue, mais qu'elles respectaient ma démarche de vouloir faire avancer les choses. D'autres m'ont remerciée. Les féministes passent souvent pour des personnes sans humour, mais ce n'est pas vrai ! Nous sommes créatives et avons de l'humour ! D'autres m'ont dit que c'était joyeux et m'ont encouragée à continuer. C'était rassurant, comme après avoir passé un examen ! Je me sentais acceptée.

CB : Pour finir, pourrais-tu nous parler de tes projets du moment et à venir ?

LdV : Depuis quelques mois j'organise une fois par semaine une soirée à la Manufacture, un bar rock à Paris qui me donne carte blanche pour faire des animations, sous le titre *Pretty Propaganda*. J'incarne une grande variété d'hybridations du genre. Je varie entre des numéros plus ou moins esthétiques, visuels, un petit rince-l'œil, un petit rince-bouche pour brouiller les pistes, avant de faire voler en éclats les cerveaux ! C'est pourquoi j'appelle cela *Propaganda*.

Enfin, j'ai travaillé récemment en collaboration avec une galerie. J'ai réalisé un diptyque sur la relation entre les femmes et l'âge parce qu'on est dans une culture qui nous fait ingurgiter que « jeunesse = beauté ». On est sensé payer pour rester éternellement jeune. Au contraire, j'ai très envie de voir des images de femmes mûres et érotiques. Une femme mûre a sa sexualité, mais ce n'est jamais dit ou montré ainsi. J'ai problématisé le jeunisme par une mise en scène érotique qui s'inspire d'une photo de Mae West dans une nuisette à 70 ans, prise en photo par Diane Arbus. Mae West disait dans l'article qui accompagnait la photo qu'elle avait toujours et encore des amantes – elle affirmait être une femme, une femme à part entière, avec une vie sexuelle. Et je pense qu'il y a en effet plein de femmes de cet âge-là très épanouies, mais c'est un tabou. Il est interdit pour les femmes de se considérer désirables à partir d'un certain âge. D'ailleurs, c'est aussi pour cela que je suis heureuse de la renaissance du burlesque : il y a des femmes de tout âge qui s'y mettent et pas seulement des ingénues. Des femmes mûres avec un vécu, et j'ai hâte d'en faire partie ! ◀

Photos : © Gilles Rammant (sauf indication contraire).

NOTES

- 1 Un *drag king* est une personne déguisée, travestie, en homme. Cela renvoie bien sûr aux *drag queens*, personnes travesties en femmes, sachant que *drag* provient du vocabulaire de la rue, *Dressed As Girl* (habillé comme une fille). Un atelier *drag king* joue et apprend à bouger, à se vêtir, à se tenir, « comme un homme » de manière à se faire passer, le temps du travestissement et non de manière définitive, pour un homme.
- 2 On identifie généralement une « première vague » féministe qui s'étend de la fin du XVIII^e siècle jusqu'au début du XX^e siècle et revendique prioritairement le droit de vote, parfois une égalité de traitement, à laquelle fait suite une « deuxième vague » dans les années soixante-dix qui interroge les rôles traditionnels assignés aux hommes et aux femmes, et dénonce les structures sociales patriarcales qui les véhiculent. Émergeront dès la fin des années quatre-vingt aux États-Unis, en plein *backlash* féministe, des critiques internes, issues des femmes marginalisées au sein même du mouvement, qui réorienteront la critique vers la micropolitique et s'attarderont davantage sur l'idéologie, les formes culturelles, la complexité des identités [NdÉ].
- 3 Chriss Lagg, *Louis(e) de Ville : portrait d'une bad girl* [documentaire], Chriss Lagg/ Push Productions, 2011, 48 min.
- 4 Dans l'histoire du théâtre, artistes et théoriciens ont établi ou démolit un « quatrième mur » pour définir les rapports entre la scène et la salle, c'est-à-dire entre acteurs et spectateurs. Vsevolod Meyerhold et Bertolt Brecht ont été des critiques célèbres de ce fameux mur invisible pour inviter à plus d'interaction entre acteurs et spectateurs jusqu'à ne plus vouloir en faire une différence. Brecht se rapproche alors du théâtre grec antique ou d'autres traditions théâtrales qui ne se sont jamais emparées de cette convention théâtrale dont Denis Diderot et André Antoine ont été les forces motrices.

CHRISTIANE BOY. Études théâtrales à l'Université de Leipzig (Allemagne) et à Paris X-Nanterre. Durant les études, premiers assistanats de mise en scène et premier travail de mise en scène avec *Pionniers à Ingolstadt* de Marieluise Fleisser. Assistante de recherche au Département d'arts du spectacle de l'Université de Leipzig en 2007-2008. Depuis 2005, accompagnement dramaturgique de plusieurs spectacles, notamment des *Chroniques du bord de scène* à la MC93 Bobigny. Récemment le travail collectif *Deutschland der Film* a été créé et montré à Berlin. Elle travaille entre la pratique et la théorie, entre la France et l'Allemagne, en tant que dramaturge, traductrice et enseignante. Elle vit à Paris en passant par Berlin de temps en temps.